

Sauvagerie et confusion : l'adolescence dans le courant post-kleinien

Florian Houssier¹

Résumé : M. Klein et ses successeurs ont créé un mouvement d'idées qui, en investiguant les liens précoces mère-bébé, a modifié le paradigme de la psychanalyse en mettant le monde interne du nourrisson au centre de la vie psychique. En reprenant les éléments les plus saillants des auteurs post-kleiniens qui ont investigué le processus adolescent, nous repérons les diverses modalités narcissiques qui le traversent telles que la confusion, le cynisme, la sauvagerie, sur fond d'identification projective.

Mots-clés : Adolescence – Courant post-kleinien – Identification projective – Confusion – Interprétation

Nous avons jusqu'ici proposé l'idée d'une filiation annafreudienne de la métapsychologie psychanalytique de l'adolescence, y compris en explorant les ressorts cachés et originels de cette genèse (Houssier, 2010). Dès qu'une idée semble posée, prendre une autre cursive via les auteurs post-kleiniens revient à créer du mouvement afin de maintenir en vie la sorcière métapsychologique et ses potentialités heuristiques. A la suite des controverses, et au-delà de leurs différences, les théoriciens des divers courants psychanalytiques actuels traitent l'adolescence en termes de tâches maturatives et de conflits liés aux relations d'objet, dans le sens d'un processus d'individuation ; chacun s'accorde sur l'idée de faciliter le processus de développement et d'individuation par rapport aux objets internes (Mc Carthy, 2000), en soulignant les aspects archaïques qui traversent et composent le processus.

Nous reprenons donc à notre compte l'idée de Bion (1983) selon laquelle les pensées, une fois qu'elles ont été pensées, subissent inévitablement une calcification progressive. Elles sont définies plus clairement, mais n'ouvrent plus sur une pensée naissante ; leur forme organisée empêcherait toute possibilité d'évolution. Bion est un des auteurs dont la théorie explore la perspective que nous suivons ici, envisager l'apport actuel du mouvement post-kleinien au processus d'adolescence. Dans cette perspective, la peau retournée de l'appareil psychique du sujet psychotique résonne avec la peau psychique à vif des adolescents et les apories du travail de refoulement.

¹ Psychologue clinicien, Psychanalyste, Professeur en psychologie clinique et psychopathologie, Laboratoire : Unité Transversale de Recherches : Psychogenèse et Psychopathologie, Université Paris-Nord, Sorbonne Paris Cité.

Voies d'exploration du processus

Entre contre-vérité et élaboration de la position dépressive

J. Gammill (2007) est représentatif de ces auteurs qui ont travaillé sur le processus d'adolescence en reprenant les travaux de M. Klein pour les perlaborer ; il est également, contrairement à d'autres, un des seuls à avoir également intégré les travaux d'A. Freud. Il pose ainsi l'idée d'une translaboration de la position dépressive tout au long de la vie ; la puberté et l'adolescence font partie des nouveaux éléments qui entrent dans les constants remaniements et nouvelles élaborations de la position dépressive, confrontée aux permanentes fluctuations de la position schizo-paranoïde. Cette proposition rejoint l'hypothèse d'un processus de subjectivation à l'œuvre tout au long de l'existence, dont l'adolescence serait le paradigme. La dépression non élaborée est associée à des troubles psycho-somatiques, mais concerne également l'usage du corps dans les agirs. La reviviscence de désirs oedipiens est entendue comme un réactivateur des deux phases mais aussi une nouvelle édition des positions schizo-paranoïde et dépressive, impliquant le sentiment de devenir fou. A partir de l'idée que le sevrage n'est pas seulement un détachement, mais aussi un sevrage « vers » et pour de nouvelles expériences, la perte d'objet convoquée par l'adolescence est une source de persécution : le dégagement vis-à-vis des imagos provoque un sentiment de culpabilité impliquant la peur persécutive d'être puni et dépouillé par les parents. Lorsque la position dépressive et le sentiment persécutif de culpabilité vis-à-vis des objets internes sont suffisamment élaborés, l'adolescent peut s'identifier de façon sélective à ses parents. Il garde ainsi les aspects jugés bons, au service de sa croissance psychique, rejetant sans culpabilité les aspects mauvais.

Seule l'expérience d'avoir été tenu et contenu permet de dépasser les angoisses primitives pour développer une position schizo-paranoïde « normale » (Ibid, p. 53) ; nous inférons ici le lien entre adolescence et vie du nourrisson, dans le sens où la qualité de la vie psychique dépend de celle de la mère des premiers temps, celle qui a su transmettre sa propre contenance psychique, au service de la vie psychique de l'enfant. La retrouvaille de ces éléments primitifs sont considérés comme porteurs d'un potentiel, donner une dimension profonde à l'expérience ; l'intensité affective qui accompagne cette expérience est d'autant plus vive qu'elle revêt des aspects nouveaux, soit le propre de l'expérience adolescente. Le parallèle

avec l'art moderne illustre bien cette situation : la représentation des objets partiels passe par une nouvelle (re-)combinaison créatrice.

Le début de l'adolescence, par les remaniements des instances du moi qu'il mobilise, implique un vécu de chaos, même dans l'élaboration habituelle de la phase dépressive qui est évaluée à deux à trois ans après la puberté. Ce chaos, qui passe par des débordements dans les relations avec l'entourage, rend les limites entre mondes interne et externe très fragiles. Reprenant le travail de P. Federn (1952) sur les frontières du moi, Gammill propose d'envisager l'extrême perméabilité de celles-ci comme un déséquilibre de la relation entre introjection et projection. Les capacités d'introspection et d'extrospection sont mises à mal, sur fond de précarité du sentiment d'unité du moi via le clivage entre moi psychique et moi corporel. Les aspects dépressifs sont centraux, que ce soit à travers le sentiment de culpabilité lié à la distance prise avec les objets, accompagnée par la destructivité activée dans des fantasmes omnipotents ; l'état dépressif implique les reproches du surmoi au cours desquels l'adolescent se sent mauvais parce qu'il a attaqué ou négligé ses objets d'amour, internes et/ou externes. D'autres formes de reproches auto-adressés sont liées au sentiment de ne pas être à la hauteur des exigences de l'idéal du moi. Cette dépressivité peut révéler un échec du travail du deuil. Dans les enjeux concernant l'ambivalence envers l'objet, l'auteur insiste sur la nécessité de ne pas se focaliser sur le couple amour-haine, aux détriments de celui concernant la dépendance et l'indépendance ; lorsque le détachement partiel vis-à-vis des parents rencontre un certain désinvestissement parental – des parents qui ne s'identifient plus à leur enfant en ne se reconnaissant plus en lui, ou qui sont pris par la crise du milieu de vie –, l'adolescent vit cette tentative de dégagement comme un rejet ou un abandon. Mais la dépression peut revêtir également un aspect plus primitif : la réactivation de la dépression primaire passe notamment par le sentiment de chute, d'avoir froid, de perte de sa force musculaire, de se répandre. Le vécu de perte des objets d'amour entraîne une perte de l'estime de soi qui est interprétée comme résultant d'une blessure narcissique : ne plus être suffisamment aimé, estimé dans sa valeur et d'être donc traité avec un manque de respect voire avec mépris. Or, dès le début de la vie, se sentir aimé et compris contribue de façon significative à l'intégration d'assises narcissiques suffisamment stables, à même d'encaisser le choc des remaniements inhérents à l'adolescence. La blessure narcissique effracte l'intégrité du moi, à la fois psychique et corporel. Rappelant les propos de M. Klein (1995), Gammill propose de considérer les apports du narcissisme qui, avec l'auto-érotisme, incluent l'amour pour le bon objet intériorisé et pour la relation avec cet objet qui, fantasmatiquement, fait

partie du corps et du soi aimé. La re-découverte de la dépendance à l'objet, en dépit de la tentative de le mettre à distance, est vécue comme une blessure narcissique.

Le travail psychique concernant les affects liés à l'insatisfaction narcissique est évité par l'énoncé de mensonges adressé à soi-même, entravant l'évolution psychique de l'adolescent. Se défendre contre les affects redoutés inclut alors un lien entre contre-vérité et clivage, qui laisse l'adolescent dans un état de confusion. La confiance de base dans les premiers objets d'amour internalisés est ainsi rabattue, ce qui a pour effet d'empêcher une prise de conscience des expériences émotionnelles. Celles-ci apparaissent ici comme un des éléments fondamentaux de la trouvaille de la vérité source d'auto-réflexivité et de santé psychique (Bion, 1962). Les mouvements d'indépendance de l'adolescent reviennent, pour la première fois, à faire face au monde ; par la distance prise avec les figures parentales, cette confrontation au monde s'accompagne d'un certain sentiment de solitude. Lorsque les adolescents renoncent au maintien du contact avec leur réalité psychique, l'usage de la contre-vérité intervient comme une forme de survie psychique ; certaines positions phobiques vis-à-vis de la vie psychique en découlent, pour éviter le désespoir, l'impuissance ou l'humiliation. La fin d'adolescence peut être court-circuitée lorsque le travail de deuil des objets internes propre à la configuration dépressive adolescente a échoué. Ainsi, se précipiter dans le mariage peut relever d'une fuite phobique de la perte des figures parentales, impliquant la non élaboration des mauvais objets parentaux, retrouvés bons et idéalisés à travers les beaux-parents.

L'adolescent, ce visiteur de l'archaïque

Cette première présentation du processus s'inscrit dans une lignée kleinienne « classique ». Celle qui vient est plus vive, plus radicale dans ses effets, et sans doute davantage influencée par les travaux de Bion. L'adolescence y est présentée comme un changement de paradigme quant aux processus de pensée : le bombardement pubertaire surgit comme une surcharge d'éléments sensoriels bruts, éléments béta, véhicules de la pulsion qui doivent se transformer en traces mnésiques dont la valence représentative est refoulée, tandis que l'affect-représentant qui s'y rattache en est clivé, et demeure conscient, mais privé de sens (Guignard, 2007). La fonction alpha est en expansion quand le sujet transforme ses investissements pulsionnels en éléments de pensée, plutôt que de les projeter ou de les évacuer dans un objet ou dans le corps propre.

Dans ses liens aux objets, le travail d'adolescence peut être comparé au travail de deuil décrit par Freud (1968) ; le moi est appelé à examiner chaque aspect de l'objet et de la relation d'objet perdus, et doit affronter la perte dans le sens de la laisser exister (Anderson, Dartington, 1998). Mais là où les propositions de J. Gammill restent plus centrées sur la position dépressive, l'adolescence est ici comprise comme le seuil où la subjectivité est menacée par une désobjectivation psychotique. Ce conflit crée un troublant rapprochement avec le propos d'A. Green (1990, p. 231) : « L'adolescence comporte à l'état ordinaire un facteur que je nommerai faute de mieux, quasi-psychotique ou « psychotique like », qui peut soit aboutir à l'actualisation d'une potentialité psychotique, soit se dissoudre progressivement dans la structure définitive (adulte) du sujet ».

A partir de Bion, on peut considérer l'importance de la réaction appropriée de l'environnement lorsque l'adolescent traverse des états primitifs d'angoisse. Cette traversée dépend de la capacité de l'objet à recevoir des projections pour les penser et les nommer. A partir de la capacité de rêverie maternelle, donner du sens aux émotions les plus primitives permet à l'adolescent d'être, sans le savoir, le réceptacle des projections parentales, de leurs fantômes ou de leurs affects non métabolisés. L'adolescent peut se sentir désorganisé par ces projections intégrées depuis l'enfance dans son monde interne et qui « éclatent » au moment de l'adolescence (Williams, 1998). La pensée et les liens de ceux qui ont été le réceptacle de ces projections s'en trouvent attaqués, ce qui se repère dans le transfert. S'inspirant du modèle freudien, il y a des choses dont on doit se séparer parce qu'elles ne sont pas bonnes à avaler ; le prototype oral de l'individuation serait donc de ré-avaler le bon et de re-cracher le mauvais.

La relation à l'objet (parent) provoque trop d'affection, est vécue comme destructrice, sans espoir ou non productive. Cette aversion peut cependant être mise ailleurs, dans les fantasmes ou des ressentis perturbants. C'est une forme de projection extrême, constituée de déni du lien avec l'objet impliquant les parts du self touchées par des parts de soi vécues comme désagréables en termes de perception de soi ; cette projection, rappelant le propos de M. Klein, a un caractère défensif : c'est une tentative pour faire taire les peurs écrasantes de désintégration et d'anxiété quant à sa survie, de peur que le bon soit ressenti comme ayant été détruit par le mauvais (Wadell, 1998).

Les adolescents qui n'ont pas pu localiser, introjecter et intégrer la présence d'une vie psychique en eux ont été poussés à utiliser leur propre corps et leurs sensations corporelles comme des contenants pour des expériences non encore mentalisées (Mitrani, 2008). Les projections autodestructrices centrées sur le corps ont pour but la survie psychique ; elles sont

massivement réactivées au moment de la puberté, quand les bouleversements internes et externes sont vécus comme catastrophiques. Le recours à l'action et aux sensations vient atténuer les terreurs sans nom ressenties par l'adolescent, qui résonnent avec les événements non digérés de son développement précoce. Les identifications avec les mauvais objets idéalisés sont ainsi au cœur de l'organisation pathologique adolescente.

Pour Meltzer (1989), dans une généralisation qui laisse perplexe, ces adolescents s'appuient sur l'idée que tout serait explicable, et que tout ce qu'on ne peut pas réfuter est vrai. La perte de la capacité de s'émerveiller devant la beauté du monde a pour effet un affaiblissement des valeurs, devenues plus arbitraires. Le fondement introjectif des identifications perd de sa force, tandis que s'imposent les identifications projectives ou adhésives. Imitation servile et caricature en découlent, au service de l'excès en lieu et place de l'usage de l'imagination. La conclusion de Meltzer porte plus généralement sur la communauté adolescente. A défaut de pouvoir acquérir ce que le supposé monde adulte a obtenu, celle-ci se rabat sur l'esthétique de l'apparence, dont la mode est le paradigme social. Cet investissement de la beauté se fait au détriment de la reconnaissance de la vie psychique, de la beauté entre l'intérieur et l'image donnée. Les secrets du monde des adultes sont rejetés, ainsi que les différences de créativité liées à ces secrets. Ce qui prédomine alors est le « génie cynique » ; celui-ci, qui domine dans la mentalité de la bande, « est dans son essence délinquant » (Ibid, p. 250).

Cet article se révèle aussi troublant dans ses aspects alarmistes, portant par exemple peu d'intérêt à la créativité de l'adolescent, que tranchant dans certaines vues, brillantes. Sa conclusion en est un exemple représentatif : la solution pour sortir du piège adolescent passe par l'amour. Tomber amoureux, au sens élargi, d'une personne ou d'une idée permet de retrouver le sens de la réalité psychique, de l'individualité, du sentiment d'être un enfant face au mystère et à la beauté du monde. La cure psychanalytique ne serait aboutie qu'à condition d'avoir fait « renaître ce sens originel de naïveté et d'innocence » (Idem). A contrario d'un enfant infecté par les fantasmes sexuels et loin de toute innocence quant à l'intensité des désirs et conflits qui le traversent (Freud, 1905), c'est l'aire transitionnelle et la sensibilité poétique qui sont ici désignés comme les signes d'une vie infantile arrimée à la vie fantasmatique. C'est ce dont manquerait, à lire D. Meltzer, la majorité des adolescents, augurant une société occidentale au climat bien sombre. La perception que nous en avons aujourd'hui lui donne-t-elle tort ? C'est un autre débat ; toujours est-il qu'il penche pour l'hypothèse selon laquelle on peut lire l'évolution d'une société à l'aune de ce que deviennent les adolescents qui l'animeront.

Confusion et potentialités psychotiques de l'adolescent

Si on considère que la potentialité psychotique de l'adolescence désigne un certain état de confusion entre le désir, son objet et le moi, le trouble des limites qu'elle inclut représente le danger suprême qui menace le moi adolescent : perdre ce qui lui a permis de se construire et se percevoir comme un ensemble insuffisamment cohérent pour assurer son sentiment d'identité et la continuité de son self.

Dans ces oscillations entre les positions shizo-paranoïdes et dépressives, l'adolescent est confronté à une menace qui plane sans cesse, comme une ombre anti-objectale prête à tomber sur le moi : l'éclatement du moi, l'envahissement par des objets bizarres, par des sensations morcelantes, ou encore des éprouvés d'étrangeté déréalisantes. Souvent inédites lorsqu'elles émergent à l'adolescence, ces impressions de perte de contact avec la réalité, ou encore d'altération des modalités perceptives, donnent à penser sur la reprise à visée élaborative des fondements du principe de réalité à l'adolescence. Ce travail psychique, reconstituant les limites psychiques, met en tension sentiment d'omnipotence et ré-intériorisation des limites, externes comme internes ; il représente un des moteurs de la progressive névrotisation des conflits adolescents. Lorsque ce travail psychique échoue, le désinvestissement des imagos parentales n'ouvre pas sur des investissements latéraux, externes, mais plutôt sur des positions de retrait : déconnexion, perte des investissements, repli objectal.

Le fonctionnement psychique de l'adolescent serait proche de celui d'un patient psychotique dans le sens où le propose Quinidoz (2007) : l'intolérance et la haine de la réalité sont si intenses que l'appareil de perception se clive en fragments multiples projeté avec une grande violence dans l'objet, le clivant à son tour. Une des visées les plus pathologiques de l'identification projective consiste à annuler transitoirement ou durablement la séparation et la différence avec l'objet (Klein, 1952), entraînant une attaque permanente contre l'activité de liaison entre les pensées, qui se transforment en objets bizarres.

Se mettre à l'intérieur ou être à l'intérieur de l'objet diffère de l'empathie : cette modalité invasive propre à l'identification projective conduit à l'effondrement de la distinction self-objet, avec les conséquences suivantes : frapper l'autre, le contrôler, en prendre possession, s'appropriier ses qualités, vivre en s'identifiant de façon omnipotente à l'objet. Lorsqu'il est question de confusion entre soi et l'objet, celle-ci altère le sentiment d'identité, fondé sur les

auto-érotismes suffisamment bons et l'accordage primitif mère-bébé. On ne peut qu'effleurer ici la définition de l'identité, concept aussi essentiel qu'insaisissable.

Les états instables de l'adolescence sont couplés au clivage du moi et de l'objet, et reviennent de façon incessante. La régression liée aux angoisses paranoïdes entraîne vers la confusion primordiale, qui implique l'effacement des limites corporelles, des repères temporo-spatiaux et le brouillage des fonctions discriminatives. Pour l'adolescent, devenir soi est entravé si le soi et l'objet n'ont pas été intégrés, à savoir une capacité à être en relation en passant du même au semblable (Arnoux, 2011) ; la mutilation psychique remplace alors la capacité d'élaboration de la perte d'objet.

Si les relations d'objet sont au premier plan de ce que l'adolescence donne à comprendre, l'autre angle central du processus touche au sentiment d'identité, concept aussi insaisissable que nécessaire ; il témoigne du fil directeur qui court tout au long du propos des auteurs, la confusion entre l'objet et le self, qui trouble le sentiment d'existence même du sujet adolescent. Meltzer (1967) part du développement psychique pour indiquer qu'il implique le clivage pour l'intégration du self ; les relations d'objet sont transformées en multitude d'objets partiels vers une famille d'objets totaux dans le monde interne. Tant que le clivage du self et des objets est aussi conséquent, l'expérience du self est très fluctuante, dépendant de la domination de l'une ou l'autre des trois types d'expériences psychiques de l'identité au sens conscient. « Le centre de gravité de l'expérience identitaire change, et de façon sauvage et continue à l'adolescence » (Ibid, p. 105). Le sens de l'identité produisant de telles variations émotionnelles et caractérielles à l'adolescence est lié au processus de clivage sous-jacent, ces variations d'état d'esprit étant très peu en contact avec un autre.

L'expérience identitaire est liée aux identifications – pas tant par désinvestissement que par collusion des objets –, et relève de l'expérience du self ; elle se compose d'une expérience particulière à l'individuation pour devenir sujet. Cette expérience identitaire ne peut se passer dans l'isolement, mais seulement au premier plan du monde des objets internes et externes, de la réalité interne comme externe. Trois types d'expérience apportent un sentiment d'identité : l'expérience d'une part du self, l'identification à un objet par introjection, l'identification à un objet par projection. L'expérience du self limite le sentiment de petitesse teinté de solitude.

Les angoisses, surtout claustrophobiques et persécutantes, participent à la fragilité de l'expérience identitaire. La sévère confusion qui règne à tous les niveaux de la vie psychique est le problème central que l'adolescent doit affronter. Le clivage excessif et rigide, obsessionnel, propre à la latence et au développement pré-oedipien fait retour, avec une

certaine indistinction entre interne et externe, bon et mauvais, infantile-adulte ; à cela s'ajoute les tendances perverses liées à la confusion des zones érogènes, incluant notamment une confusion entre sadisme et amour génital.

Pourtant, contrairement à la latence, contrôlée par la partie non psychotique, le niveau d'angoisse mobilisé par la puberté provoque des défenses plus drastiques, la partie psychotique de la personnalité (Bion, 1983). Les nouvelles capacités cognitives, lorsqu'elles sont couplées aux fantasmes omnipotents de l'enfance, créent des angoisses terrifiantes persécutrices et dépressives. L'accès à la position dépressive implique une différence, un point de vue plus réaliste et signifiant par rapport au simplisme binaire de la position schizo-paranoïde. Celle-ci génère la confusion entre le fantasme et sa réalisation, paralysant l'adolescent confronté à son potentiel de sauvagerie (Wadell, 1998).

Le bouc-émissaire, ou la violence de la traversée adolescente dans les groupes

A l'adolescence, il y a une pression avec d'un côté le besoin de conformité pour être accepté dans un groupe, et de l'autre le besoin d'individuation ; l'anxiété par rapport au sentiment d'identité se fait sentir à travers une intolérance accrue à la différence, dans le self comme envers autrui.

Dans les groupes, Bion (1961) a montré que le physique, l'émotionnel et le mental sont indifférenciés. Ce mode de fonctionnement primitif indifférencié refuse le temps, la réalité et toute transformation. Proche de la psychose, le groupe s'incarne dans un leader choisi pour sa fragilité psychique. Les hypothèses de base élaborées par Bion mises au travail dans l'armée puis à la Tavistok Clinic (dépendance, attaque-fuite, couplage) donnent au groupe un caractère affectif, irrationnel, voire quasi-mystique (Duparc, 2007).

La vie de groupe (Meltzer, 1967) offre à l'adolescent une solution pour externaliser dans différents membres du groupe, comme un gang, ces différentes parts de lui. Etre le paria d'un groupe est une façon d'incarner les parts psychotiques aliénées de ceux qui sont dans le groupe. L'adolescent tente de se débarrasser des aspects persécutifs et coupables qu'il ressent en désignant un bouc-émissaire blâmé et persécuté en lieu et place du self. La supposée victime se pense inconsciemment rarement comme innocent, libre de toute culpabilité, le couple d'opposé persécuteur/persécuté étant agi en toute indifférenciation.

Le fantasme lié à la désignation d'un bouc émissaire dans un groupe tend à reléguer des aspects du self à un état machinal, détaché d'un objet. Le rituel du bouc-émissaire, déni du

lien à l'objet, a pour fonction de désavouer le mauvais pour le dispatcher dans un monde inhabité, une part vide et sauvage du self. Le sujet qui participe activement à ce rituel tente de se dégager de la culpabilité et de toute responsabilité. Ce rituel est un processus de rupture avec le bon objet ; il se révèle attractif car moins douloureux. Dans ce sens, la rupture avec le bon objet est précisément ce qui tend à caractériser le mode d'être privilégié des adolescents.

Telle qu'elle apparaît dans les mouvements régressifs groupaux, la sauvagerie adolescente peut être comprise comme une zone sans âme, une façon de s'évader par rapport à la souffrance liée à l'anxiété et au sentiment de confusion ; les conduites addictives les plus variées peuvent être comprises comme une forme d'aide à la croissance psychique, mais aussi comme une façon d'éviter le conflit interne ou toute confrontation avec la complexité des conflits propres à la croissance psychique. Wadell (1998) reprend le propos de Meltzer pour considérer, dans une perspective moins processuelle, que la violence serait une façon de ne pas se sentir touché émotionnellement par l'autre, pour éviter tout contact avec la position dépressive. Le clivage et la projection schizo-paranoïdes offrent la sensation et l'illusion d'une possibilité d'évitement de la souffrance. Cette sauvagerie interne, le cœur des ténèbres, propulse le sujet vers une violence externalisée face à l'angoisse de désintégration ; elle représente également une défense contre le contact ou l'intimité, que ce soit avec le self ou avec l'objet.

Dans le groupe, l'adolescent externalise ses conflits de sorte que l'omnipotence et les états confusionnels puissent être travaillés, traversés (Meltzer, 1967). Les aspects délinquants ou antisociaux relèvent plutôt d'une position contenant en relation avec le clivage qui encourage l'atténuation progressive du clivage, avec la diminution paradoxale de l'omnipotence et de l'angoisse de persécution.

La psychothérapie individuelle devrait être proposée aux adolescents isolés pour promouvoir la socialisation de ses conflits ; l'auteur suggère que les adultes ne comprennent pas le sens que revêt le groupe pour un adolescent, et confirme ce point de vue en considérant que si la violence doit être contenue par rapport à ses aspects antisociaux, la vie de groupe ne saurait être reprise en main de façon intrusive et masquée par une guidance adulte.

Ouverture d'un champ non moraliste dans la psychothérapie

Quel que soit le patient ou sa problématique, la règle psychanalytique de base est de conduire le patient vers la représentation (Riolo, 2008). Cependant, avec les enfants comme les

adolescents, Gammill (1998) insiste sur le transfert d'écoute : l'attention et l'écoute suffisent pour que les fantasmes s'enrichissent et se transforment progressivement en mise en récit. Ce transfert d'écoute favorise l'intériorisation de la relation chez l'adolescent, en même temps qu'il participe à l'instauration d'un lien de confiance. A condition de considérer que la dynamique transférentielle va dans les deux sens entre l'analyste et son patient – M. Klein (1995) pensait que l'analyste ne devait pas être affecté par les identifications projectives de son patient –, l'adolescent est un révélateur émotionnel. Le contre-transfert de l'analyste est fondamental, notamment par rapport aux parties adolescentes de patients adultes. L'échec de certaines cures est alors lié à l'absence de cette dimension émotionnelle adolescente dans le travail analytique ; ce revécu souvent très pénible provoque une collusion co-transférentielle inconsciente qui ne peut être élaborée. Un psychanalyste d'adolescent doit s'attendre à être bousculé émotionnellement, ne serait-ce que dans les échos de sa propre adolescence avec la problématique de son patient ; l'idéalisation du cadre par le psychanalyste peut également se révéler comme un obstacle contre-transférentiel insurmontable dans la prise en charge d'adolescents en souffrance, qui « n'entrent » pas spontanément dans un cadre ordinaire ou classique.

Feldman (2008) met en avant l'existence du déni d'une part de son self chez l'adolescent, impliquant que le patient comme le thérapeute sont confrontés aux états psychiques les plus primitifs ; le psychanalyste peut y répondre avec l'attente angoissée d'une relation plus raisonnable. La pression exercée par le patient fait que le setting analytique est constamment menacé de dégénérer en situation « réelle » ; en fait, c'est le contraire qui se produit : le patient est constamment en train de transformer l'objet externe réel en figure archaïque, en train de projeter sur lui ses imagos primitives introjectées. Si donner une interprétation mutative est crucial pour les deux, l'analyste s'expose à un risque de rupture du lien en la délivrant. Pour interpréter, il est nécessaire que l'analyste prenne conscience d'une résistance en lui-même, non un contre-transfert, mais une réaction qu'il anticipe de l'analysant, faisant suite à une interprétation (Bion, 1965). La parole de l'analyste ne peut transiger, elle prend une valeur d'acte physique (Bion, 1974), effrayant de vérité : le danger de dire ses angoisses et violences vécues comme catastrophiques est assumé par la parole de l'analyste qui affronte le risque de dire ce que le patient ne peut entendre. Cette interprétation non pas sauvage mais vraie ose une parole qui fait mal en brisant les idoles et dont le mal peut être toléré car elle a acquis un potentiel de transformation métaphorique symboligène. L'analyste n'est pas

seulement interprète mais se déplace dans un va et vient entre les deux pôles de l'écoute et de l'interprétation.

Par exemple, la réticence d'un adolescent à parler suscite la curiosité de l'analyste, son impatience, des actings pour qu'il parle, est vécu comme une intrusion : l'analyste est perçu non comme un être séparé mais comme le mauvais objet, mobilisant une confusion soi-non soi inextricable (Goretti, 2008). Ces pensées et sentiments n'ont pas encore été accueillis et attendent que quelqu'un leur donne une forme et une expression (Neri, 2007). Ces pensées peuvent être pensées mais aussi rester en suspens jusqu'à ce que l'analyste leur donne une forme communicable. Ces pensées sans penseurs, ou pensées errantes sont aussi potentiellement des pensées sauvages. Ces pensées sauvages sont identifiables avec les émergences liées à la psychose, mais aussi avec des changements qui coupent le souffle : physiologiquement comme métaphoriquement, les hormones bombardent le self au moment de la puberté.

Ce fonctionnement psychotique de la pensée est sous-tendu par les effets du clivage, qui se potentialise sous la forme d'un morcellement favorisant la création d'objets bizarres antagonistes avec le travail de pensée (Guignard, 2007). L'attaque permanente contre l'activité de liaison entraîne une impossibilité de développer une activité psychique symbolisante. Le message qu'on reçoit transférentiellement de ces adolescents à la vie psychique poreuse (Williams, 1998) est celui d'une demande d'aide pour remettre de l'ordre, pour différencier les corps psychiques étrangers d'une fonction organisatrice qui vient de soi et permet de mieux repérer le dedans du dehors. Le contenant et le contenu sont ici associés aux termes réceptacle et corps étranger.

Avec l'adolescent, la neutralité de l'analyste montrerait ses limites, au moins à certains moments de la psychothérapie, via des courts-circuits de son écoute : celle-ci se noie par moments ou de façon répétée dans une confusion sans référence à des objets perdus mais plutôt confronte l'analyste à des signes d'une dissolution ou d'une attaque du lien transférentiel (Dufour, 2007). Le silence de l'analyste plombe la séance, ses paroles tombent dans le vide, provoquent des réactions hostiles ou pire, engendrent un accord soumis (Bion 1963). Le transfert d'angoisses néantisantes se pare en miroir de l'ordre et de la raison du langage interprétatif : une fausse connaissance est induite, soulageant le patient de son angoisse ; elle guérit l'analyste de son impuissance, mais engendre une dépendance interactive calmante à l'encontre d'une liberté de pensée propre au processus subjectivant de l'analyse. Par exemple, en écartant les pensées explicatives et interprétatives à la suite d'un

récit de rêve, on a pour intention de créer un espace plus ouvert et plus libre où puisse émerger une nouvelle pensée, un élément inattendu. Celui-ci se relie au récit initial du patient. L'espace de suspension remplace celui d'une attente passive, et provoque une sensation très forte d'engagement (Neri, 2007).

La notion de création d'un champ de non-moralisme s'articule avec la possible émergence de nouvelles pensées et sentiments. Sans chercher à localiser un problème ou une tension chez le patient, la mère ou le conjoint du patient, on peut faire l'hypothèse que le problème se trouve quelque part dans l'air, ce qui permet de se concentrer sur le problème à penser, en évitant de gaspiller les énergies pour essayer de l'attribuer à une personne impliquée.

Lorsque cette liberté de penser/parler s'instaure, la capacité de rêverie maternelle permettra d'accueillir sa capacité négative d'éprouver des angoisses et violences semblables à celles du patient, de se détacher de leur emprise totalitaire et d'en transmettre la possibilité de les figurer. L'analyste condense et déplace ces angoisses destructrices dans des dimensions de pensée où adviennent réminiscences, spéculations, intuitions : c'est le pôle des transformations narratives (Bion, 1974).

Sortir de la confusion : un processus de différenciation/personnalisation

Les divers éléments que nous avons présentés et discutés incluent, comme dans un réseau de connexions non hiérarchisées, plusieurs registres intriqués.

Sur le plan processuel, l'adolescence est une épreuve identitaire dont l'issue n'est jamais garantie, se sentir exister pour et par soi-même s'opposant à la confusion des espaces psychiques, des identifications et des imagos. La variété des sites internes intègre topologiquement les différents éléments du moi et de l'objet, recevant des états instables à intégrer au fur et à mesure du processus.

L'afflux de libido narcissique n'est pas seulement lié au désinvestissement des figures primaires d'amour ; il provient du sentiment d'identité à reconstruire à l'adolescence. Ce bouleversement identitaire met au premier plan l'importance des mouvements régressifs (repli, rêveries omnipotentes, sentiment d'étrangeté, décorporation, impersonnalisation) qui témoignent du registre narcissique massivement engagé (Houssier, 2011). Le conflit majeur de l'adolescence relève d'un dégagement vis-à-vis des identifications et des idéaux infantiles, ouvrant la voie d'un processus de différenciation/personnalisation (Houssier, 2013) comme une des principales nécessités élaboratives permettant l'ouverture d'une fin d'adolescence

potentielle. Les fantasmes de corps commun, les corps à corps ou encore l'identification adhésive illustrent sur un versant psychopathologique la profondeur de la reconstruction du sentiment d'identité à l'adolescence. Les liens ou fantasmes d'indifférenciation témoignent des enjeux du processus ou d'une impasse dans l'appropriation de l'unité somato-psychique.

Bibliographie

R. Anderson, A. Dartington, *Facing it out, Clinical perspectives on adolescent disturbance*, Gerald Duckworth & Co., 1998.

D. Arnoux, « Que sont les controverses devenues ? Perspectives kleinienne », *Topique*, 115, 2011, p. 153-162.

W. R. Bion, *Recherches sur les petits groupes*, (1961), PUF, 1965.

W. R. Bion, *Aux sources de l'expérience*, (1962), PUF, 1979.

W. R. Bion, *Eléments de la psychanalyse*, (1963), PUF, 1979.

W. R. Bion, *Transformations. Passage de l'apprentissage à la croissance*, (1965), PUF, 1982.

W. R. Bion, *Entretiens psychanalytiques*, (1974), Gallimard, 1980.

W. R. Bion, *Réflexion faite*, PUF, 1983.

F. Duparc, « Des hypothèses de base aux fantasmes originaires », in F. Guignard, T. Bokanowski (dir.), *Actualité de la pensée de Bion*, Paris, In Press, 2007, p. 79-93.

J. Dufour, « L'interprétation, entre expérience et connaissance », in F. Guignard, T. Bokanowski (dir.), *Actualité de la pensée de Bion*, op. cit., p. 53-63.

P. Federn, *La psychologie du moi et les psychoses*, (1952), PUF, 1979.

M. Feldman, « S'adresser à diverses parties du self », *L'année psychanalytique internationale*, 2008, p. 41-56.

S. Freud, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Gallimard, 1968, p.145-171.

J. Gammill, *A partir de Mélanie Klein*, Césura, 1998.

J. Gammill, *La position dépressive au service de la vie*, In Press, 2007.

G. R. Goretta, « L'identification projective. Une investigation théorique du concept à partir de « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », *L'année psychanalytique internationale*, 2008, p. 57-76.

F. Guignard, « Psychose et mentalité de groupe : deux limites à la capacité de penser », in F. Guignard, T. Bokanowski (dir.), *Actualité de la pensée de Bion*, op. cit., p. 117-128.

A. Green, « Point de vue du psychanalyste sur les psychoses à l'adolescence », in F. Ladame, P. Gutton, M. Kalogerakis (dir.), *Psychoses et adolescence*, Masson, 1990, p. 231-244.

- F. Houssier, *Anna Freud et son école. Créativité et controverses*, Campagne-Première, 2010.
- F. Houssier, « Positions psychotiques dans la cure d'une adolescente anorexique », in F. Marty (dir.), *Psychopathologie de l'adolescent : 10 cas cliniques*, In Press, 2011, p. 213-233.
- F. Houssier, *Meurtres dans la famille*, Dunod, 2013.
- M. Klein, *Le transfert et autres écrits*, PUF, 1995.
- M. Klein, « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », (1952), in M. Klein, P. Heimann, S. Isaacs, J. Riviere (dir.), *Développements de la psychanalyse*, PUF, p. 274-300.
- J.-M. Quinodoz, « L'identification projective : développements bioniens et post-bioniens », in F. Guignard, T. Bokanowski (dir.), *Actualité de la pensée de Bion*, op. cit., p. 65-77.
- J. Mc Carthy, *Adolescent developmental psychopathology*, University Press of America, 2000.
- D. Meltzer, « Identification and socialization in adolescents », *Contemporary Psychoanalysis*, 3, 1967, p. 96-103.
- D. Meltzer, « Le narcissisme et la violence chez les adolescents », *Journal de la psychanalyse de l'Enfant*, 7, 1989, p. 226-252.
- J. L. Mitrani, « Protections centrées sur le corps à l'adolescence. Un développement de l'œuvre de Frances Tustin », *L'année psychanalytique internationale*, 2008, p. 133-150.
- C. Neri, « Des pensées sans penseur », in F. Guignard, T. Bokanowski (dir.), *Actualité de la pensée de Bion*, op. cit., p. 103-116.
- F. Riolo, « Les transformations psychiques », *L'année psychanalytique internationale*, 2008, p. 183-197.
- F. Tustin, *Le trou noir de la psyché. Barrières autistiques chez les névrosés*, (1958), Seuil, 1989.
- M. Waddell, « The scapegoat », in R. Anderson, A. Dartington, *Facing it out, Clinical perspectives on adolescent disturbance*, op. cit., p. 127-141.
- G. Williams, « Reflections on some particular dynamics of eating disorders », in R. Anderson, A. Dartington, *Facing it out, Clinical perspectives on adolescent disturbance*, op. cit., p. 79-97.